# Théâtre Français. *Turcaret* [extraits].

(…) Quel que soit le succès la gloire de la pièce est hors de toute atteinte ; elle ne souffrira point de l'injustice du public ; Turcaret tiendra toujours un rang distingué parmi les chefs-d’œuvre de notre comédie ; l'opinion constante des gens de goût sera que depuis le Tartuffe, auquel il ne faut rien comparer, on n'a pas offert sur la scène un caractère plus vigoureusement racé et plus fortement comique.

Dancourt et Legrand s'égaient souvent aux dépens des financiers. On n'en trouve qu'un dans tout le théâtre de Molière ; mais il est peint de main de maître : c'est un M. Harpin, receveur des tailles, amant de la comtesse d'Escarbagnas, ayant pour elle des manières non moins galantes, non moins libérales que celles de M. Turcaret pour sa baronne. Madame la comtesse a un vicomte comme madame la baronne a un chevalier ; mais M. Harpin n'est pas tout-à-fait aussi crédule et aussi complaisant que M. Turcaret. Le vicomte lui déplaît fort ; il choisit le moment où ce vicomte donne la comédie à la comtesse, pour venir troubler la fête et faire à son infidèle une avanie sanglante devant tout le monde. Les reproches qu'il lui adresse ne font que trop connaître que, si M. le receveur est noble et généreux dans ses procédés avec la comtesse, la comtesse se pique de reconnaissance et n'est point à son égard avare de faveurs. Son infidélité n'est pas aussi réelle que celle de la baronne, et il s'en faut de beaucoup que le vicomte soit aussi bien traité par la comtesse que le chevalier l'est pas la baronne. Cependant le jaloux M. Harpin jette feu et flamme ; l était toute l'insolence et la grossièreté d'un financier payant, persuadé que sa maîtresse, immeuble, est sa propriété. « Vous n'êtes pas, lui dit-il, la première fois qui ait après d'elle un M. le receveur dont on lui voit trahir la passion et la bourse pour la première venue qui lui donner dans la vue. » Voilà le germe de Turcaret, de la baronne et du chevalier ; c'est ainsi que Molière a tout fourni à ses successeurs, et que ses moindres scènes ont fait éclore de bonnes pièces. M. Harpin, moins amoureux, plus ferme que Turcaret, et par là même plus semblable aux financiers d'aujourd'hui, rompt avec la comtesse. « Ne trouvez pas étrange, ajoute-t-il que je ne sois pas la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assurer devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous, et que M. le receveur ne sera plus pour M. le donneur. » La comtesse, qui craint de perdre une si bonne pratique, file doux, et cet amant brutal et empoté : « Là, là, M. le receveur, quittez votre colère et venez prendre place pour voir la comédie. » Mais rien ne peut apaiser l'intraitable Harpin : « Moi, morbleu, s'écrie-t-il prendre place ! Cherchez vos benêts à vos pieds : je vous laisse, madame la comtesse, à M. le vicomte, et c'est à lui tantôt que j'enverrai vos lettres : voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. » Et cette scène est excellente ; ce rôle est très comique ; ceux qui reprochent de mauvaises mœurs à la comédie de Le Sage, auraient encore plus de raison d'accuser Molière d'immoralité ; car madame la comtesse d'Escarbagnas est bien clairement une femme entretenue par un financier qui la traite publiquement comme un commis à ses gages, et qui la révoque très durement. Il n'y point là de promesse de mariage qui adoucisse et corriger l'indécence du rôle de femme entretenue et la scène n'en est que plus franche, la punition de la comtesse n'en est que plus humiliante et plus théâtrale ; et cependant je crois que c'est par bienséance qu'on a retranché à Louvois ce rôle de Harpin.

Les Harpin et les Turcaret se sont polis avec le siècle ; leurs enfants, cultivés par une éducation proportionnée à leur fortune, ont fini par être des gens aimables, de gens de goût ; ils ont fait les délices de la société par l'élégance de leur luxe, et quelquefois leur esprit ; ils ont été recherchés des grands, et même ils se ont alliés aux familles les plus illustres. Ce n'est pas un de ces financiers que Le Sage a voulu peindre. Telle est la force de l'habitude, que dans le temps même où les financiers se distinguaient dans le monde par la politesse et l'aménité de leurs mœurs, on n'a pas cessé de leur lancer sur la scène les plus cruels sarcasmes ; et Voltaire, en 1749, disait encore au théâtre, dans son drame de Nanine :

J'estime plus un vertueux soldat,

Qui de son sang sert son prince et l’État,

Qu'un important que sa lâche industrie

Engraisse en paix du sang de la patrie.

Ce qui ne l'aura peut-être pas empêché le soir même, après la représentation de Nanine, de souper avec quelques-uns de ces importants, alors très aimables, en dépit, de la morale convenue au théâtre.

Geoffroy.